

peuples, un peu plus tôt ou un peu plus tard, a toujours arraché cette couronne aux mains des spoliateurs pour la replacer sur le front des souverains Pontifes.

Quand à l'autorité spirituelle de la Papauté, nul n'a en la puissance d'y porter atteinte, car elle a une garantie divine et n'a pas besoin d'une autre.

D'où vient cette force de la Papauté? Ah! c'est que la Papauté représente le devoir et le droit et que par conséquent elle est la loi.

C'est que la Papauté n'a pas d'autre politique que la politique divine et que celle-ci est basée toute entière sur la vérité et sur la justice.

C'est que la Papauté affirme les droits de Dieu, et que seuls, ces droits peuvent garantir les droits de l'homme.

Si donc les gouvernements calquaient leur politique humaine sur celle de Dieu, cherchant toujours le devoir et le protégeant par la loi sociale, ils ne s'écarteraient pas si souvent de la vérité et de la justice, ils ne violeraient pas sans cesse audacieusement le droit, source de tous les principes sociaux, et les gouvernements se trouveraient ainsi garantis contre les peuples, puisque les peuples, de leur côté, n'auraient plus besoin de se garantir contre les gouvernements. Les peuples jouiraient alors de la plénitude de leurs véritables droits puisés à la source des droits de Dieu, les seuls susceptibles de leur donner le bonheur.

Au lieu de se rapprocher de la Papauté, pour lui demander lumière et un exemple à suivre, les gouvernements se croyant assez forts, veulent marcher d'eux-mêmes, en se passant de Dieu, ils font une loi athée qui non-seulement ne sauvegarde pas la morale publique, mais blesse les intérêts les plus sacrés, ils imaginent un devoir de convention qui ne repose pas sur les vérités réelles et éternelles, ils cherchent une perfection qu'ils ne peuvent rencontrer parce qu'ils ne s'inspirent pas à la politique divine suivie par la Papauté.

Les peuples, alors, égarés par leurs gouvernements, ne connaissent plus d'autorité, en voyant le plus sacré des rois victime de la force qui prime désormais le droit.

Qui regarde de haut la politique du temps présent, ne la trouve pas, sans quelque ressemblance, avec l'état du monde quand Jésus-Christ fut crucifié. La force matérielle et brutale reprend possession de la terre, qu'elle gouvernait alors. Les horizons supérieurs se ferment aux regards de la plupart des hommes. Un nouvel empire romain, plus dur que l'ancien, est en train d'étendre les réseaux de sa politique de fer sur tous les peuples civilisés. Les plus vaillants ont résisté et ont été vaincus; les autres ont déserté la lutte. Ils aiment mieux être pris un peu plus tard, par derrière en fuyant. Un seul homme a refusé de ployer le genou.

Celui-là n'avait ni armée, ni flotte, pour territoire il avait le jardin d'une ville, pour trésor quelques deniers fournis par l'aumône et donnés surtout par les pauvres; c'est-à-dire l'épée inutile que portait saint Pierre le jour de la Passion, et la bourse qui servait aux menus dépenses des apôtres en voyage. C'est avec ces forces insignifiantes que le Vicaire de Jésus-Christ a entrepris de lutter. Nous assistons en ce moment à cette lutte. Ce Pontife désarmé qui régnait au Vatican, fixe en ce moment sur lui les regards du monde. En Europe, il est le seul homme debout. Les autres sont agenouillés, ou prosternés, ou prosternés; ici, devant la force insolente du sabre, là, devant la splendeur du pétrole. Lui, seul est debout, et par cette attitude que la genèse humaine est en train de désapprendre, il attire les regards des autres hommes et tient en suspens les espérances du monde entier.

SACERDOS IN AETERNUM.

Dimanche, le 16 avril, courant, plusieurs ordinations ont été faites, dans l'église du Gesù, à Montréal. Comme toujours cette cérémonie a été grande et imposante. Mais cette fois elle était touchante pour le cœur des zouaves pontificaux. C'est qu'au nombre de ceux qui furent ordonnés prêtres était un ancien camarade que tous ont appris à estimer, le R. P. Louis Garceau, S. J. Ses compagnons d'armes avaient voulu l'estorier jusqu'aux portes du sanctuaire et trente d'entr'eux étaient présents, en uniforme. L'entrée dans l'église fut solennelle. En tête venaient les zouaves, précédés de leur drapeau, puis un clergé très nombreux, et Sa Grandeur Mgr. Fabre en habits pontificaux. Pendant toute la procession, l'orgue et l'orchestre exécutèrent la grande marche triomphale de Gounod, Vive Pie IX. Le sanctuaire avait été décoré avec beaucoup de goût. À droite, on remarquait, entre autres, le drapeau des zouaves du collège Sainte-Marie, milice établie par le révérend Père Garceau, et dont les membres s'engageaient à remplir les mêmes obligations que leurs aînés vis-à-vis du Pape. À gauche se trouvait le drapeau qui conduisit à Rome le détachement dont faisait partie le révérend Père Garceau. Un chœur de 200 voix, appuyé de l'orgue et de l'orchestre, chanta avec un succès remarquable, sous l'habile direction de M. A. J. Boucher, la messe royale harmonisée.

Deux zouaves, MM. Piché et Renaud, frant la quête dans l'église.

Sa Grandeur Mgr. Fabre officiait. Le R. P. Cazeau, recteur du collège Sainte-Marie, agissait comme prêtre assistant, M. l'abbé Richard, supérieur du séminaire des Trois-Rivières, et le R. P. Turgeon, préfet du collège Sainte-Marie, comme diacres d'honneur, M. l'abbé Dugas, vicaire de Sainte-Brigitte, agissait comme diacre d'office, et M. l'abbé Gauthier comme sous-diacre d'office.

À la sortie, l'orgue et l'orchestre jouèrent la marche des prêtres d'Athalie, et les zouaves, se rendirent aussitôt dans une des salles du collège Ste. Marie pour y attendre le R. P. Garceau qui arriva bientôt en compagnie de Mgr. Fabre et des RR. PP. du collège. Les zouaves présentèrent alors, comme marque d'estime à leur ancien camarade, un crucifix en ivoire sur ébène et le vice président général lui adressa les paroles suivantes:

REVEREND PÈRE, La nouvelle de votre prochaine ordination, le plaisir que nous éprouvons de saluer en vous, ce premier zouave canadien, fait prêtre, dans la compagnie de Jésus, l'estime que nous vous portons, nous ont fait saisir avec empressement, cette occasion, de témoigner, par notre présence, la sympathie que nous éprouvons pour vous, et pour la Compagnie de Jésus, dont vous êtes un des membres.

Vous avez, il est vrai, quitté nos rangs, vous avez changé d'uniforme, vous avez mis bas les armes, mais vous êtes un des nôtres, par le cœur et l'esprit. Nous vous considérons toujours comme un zouave à l'effectif; que dis-je, plutôt comme commandant, car cette division des petits, confiée à votre surveillance, a été par vos soins, divisée en plusieurs Compagnies de Zouaves dont vous aviez le commandement supérieur. Vous inculquiez à ces jeunes cœurs, l'amour du Pape, l'attachement à leurs frères aînés, le dévouement à l'église, le respect à Dieu dont vous faisiez glorifier le nom mensuellement, par des milliers de bonnes œuvres. Si nous vous considérons comme tel durant ces dernières dix années, que sera-ce maintenant que Dieu vous a appelé à une aussi sublime vocation, qui n'est que la continuation de votre carrière des armes.